Zeitschrift: Générations : aînés
Herausgeber: Société coopérative générations
Band: 31 (2001)
Heft: 3

Artikel: La philosophie selon Jeanne Hersch [Partie 1]
Autor: Hersch, Jeanne / Unger, Catherine
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-828314

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 12.12.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

La philosophie selon Jeanne Hersch

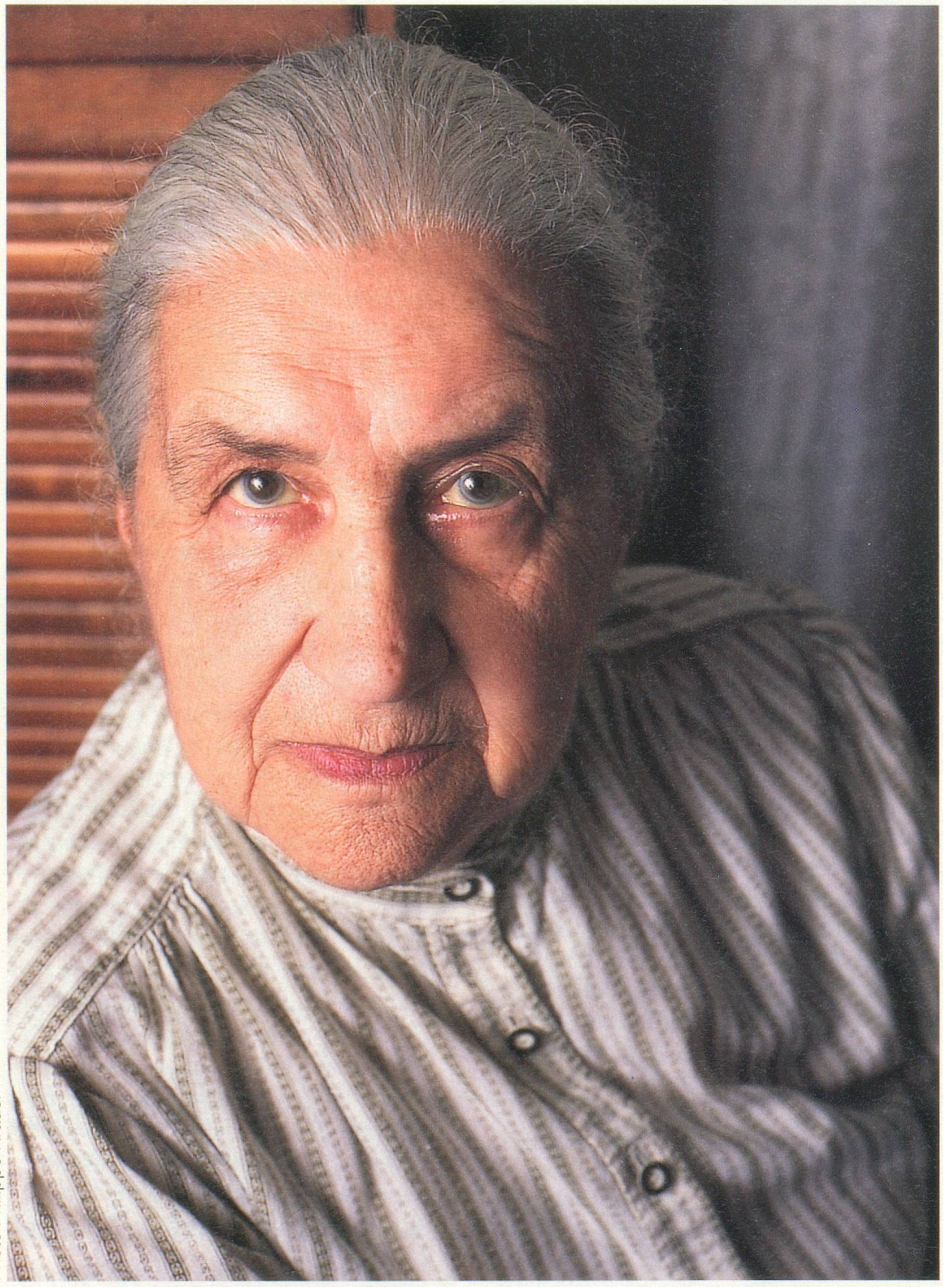


Photo Philippe Krauer

Quelques semaines avant sa mort, en juin 2000, la grande philosophe genevoise Jeanne Hersch accordait à la TSR une série d'entretiens retraçant sa vie et sa carrière. En guise d'hommage à cette grande dame, nous les publions en cinq parties. Premier thème abordé: le philosophe ou l'ami de la sagesse.

Lorsque Jeanne Hersch est décédée, en juin 2000, la presse nationale et la presse internationale ont reconnu en elle une grande dame de la pensée. Née à Genève en 1910, dans un milieu d'intellectuels juifs laïcs, Jeanne Hersch fut la première femme à occuper la chaire de philosophie à l'Université de Genève. En 1968, à la tête de la toute jeune section de philosophie de l'Unesco, elle publie un livre qui a un retentissement immense: *Le Droit d'être un homme*. Ce livre est aujourd'hui traduit dans presque toutes les langues.

Quelques semaines à peine avant sa mort, Jeanne Hersch a accueilli chez elle Catherine Unger, qui la rencontrait pour la Télévision suisse romande. Ses dernières paroles ont pris la dimension d'un véritable testament, que nous avons choisi de retranscrire dans les pages de *Générations*. Durant cinq numéros, nous vous offrons ainsi une plage de réflexion. Une leçon de philosophie... et de vie.

«La philosophie est liée à la liberté de l'homme»

– Jeanne Hersch, vous avez consacré la majeure partie de votre longue vie, presque 90 ans, à la philosophie. Mais, au fond, la philosophie, à quoi ça sert?

– Vous savez, les choses qui sont les plus nécessaires sont en général celles qui ne servent à rien. Je dirai que, d'une certaine manière, la philosophie en fait partie. Elle ne sert à rien. On peut vivre sans philosophie. Du moins, on peut croire qu'on vit sans philosophie, on peut s'imaginer qu'on vit sans philosophie. Mais je crois que quand on est un être humain, on est forcément amené à faire de la philosophie malgré soi.

– Et pourquoi?
– Parce que nous sommes probablement, parmi les êtres qui peuplent cette planète, le seul qui a un véritable choix, qui peut choisir ce qu'il fait. Et pour choisir ce qu'il fait, il faut qu'il ait une idée, il faut qu'il sache de quoi il s'agit. Par conséquent, il se pose des questions sur le sens de la décision qu'il va prendre.

«La première question: qu'est-ce que je dois faire?»

– Au fond, la philosophie a donc toujours à faire avec la liberté de l'homme?
– Oui, toujours. On n'aurait jamais créé quoi que ce soit de philosophique si l'être humain n'était pas capable de liberté, s'il n'était pas responsable de ce qu'il fait, du moins en partie, et aussi de ce qu'il pense. C'est parce que l'homme est capable de liberté que la philosophie a pu exister. Cependant, bien avant elle, les hommes ont eu tous les choix. Chacun d'eux a dû se demander: est-ce que je fais ceci, ou est-ce que je fais cela? Et quand il l'avait décidé, il demeurait très difficile pour lui de connaître les raisons de son choix.

– Mais quand est-ce que tout cela a commencé?
– Avec l'homme, je pense. Dans l'Ancien Testament, on raconte comment Dieu a créé l'homme. Cela veut dire qu'il a créé un être qui pouvait choisir sa propre conduite. C'est cela, l'énorme, l'extraordinaire, la prodigieuse nouveauté.

– Votre maître, le philosophe Karl Jaspers, situe les débuts de la philosophie autour du 6e siècle avant J.-C., que ce soit en Asie avec Confucius, en Inde avec Bouddha, en Grèce avec les présocratiques. Peut-on dire que la philosophie est née il y a vingt-six siècles?
– Du point de vue historique, c'est en effet ce que l'on peut dire de plus juste. Vers le 6e siècle avant J.-C. s'est développé un mouvement de l'esprit avec pour préoccupation la vie de l'homme et pas autre chose. Les questions n'étaient pas: que manger? où dormir? Les questions étaient les suivantes: qu'est-ce que nous faisons? Q'est-ce que nous sommes quand nous faisons quelque chose? L'homme s'est alors mis à axer son esprit sur sa propre personne, il s'est retourné vers lui-même. On peut voir dans ce mouvement le commencement de la philosophie.

– Plus précisément, quelles ont été, à votre sens, les premières grandes questions?
– On serait tenté de répondre tout de suite que les premières questions ont concerné la vie et la mort. Cependant, je ne crois pas. A mon sens, la première question qui s'est posée, c'est: qu'est-ce que je dois faire?

– Peut-on dire qu'il s'agissait en fait d'une question d'ordre moral?
– Une question morale, oui, mais pas exclusivement. A mon sens, en matière de philosophie, tout a commencé lorsque l'homme s'est rendu compte qu'il avait toujours une alternative, qu'il pouvait faire ceci, ou cela. En d'autres termes, qu'il avait devant lui comme un orchestre dont il pouvait tirer toutes sortes de choses. Q'il peut agir, ou s'abstenir. S'il se trouve avec un animal en face de lui, il peut le tuer, ne pas le tuer, il peut le sauver, ou sauver ses petits. Il peut attaquer, ou laisser en paix. Il a le choix. Et la grande affaire, c'est la capacité du choix, d'un choix qui dépend de lui. Avoir un choix qui dépend de soi, c'est une condition dont je crois qu'aucun autre animal ne fait la preuve.

– A quelles conditions une question est-elle philosophique?
– La raison qui fait qu'une question est d'ordre philosophique, c'est justement le choix. Si je vous dis que les trois angles d'un triangle font 180 degrés, c'est que le triangle s'impose à nous avec ses trois angles dont la somme est connue. Le triangle est comme il est, vous n'avez pas le choix. Votre seule liberté, dans ce cas, c'est dire vrai, ou de dire faux. Si vous dites que ses trois angles valent 180 degrés, vous dites quelque chose de vrai, et vous n'avez pas le choix. Par conséquent, ce n'est pas de la philosophie au sens où je viens d'essayer de la définir, avec par exemple le choix entre tuer, ne pas tuer, aider, nourrir, s'enfuir... toutes ces actions que les hommes accomplissent, et les animaux aussi d'ailleurs, du moins en partie. Attention cependant: les animaux accomplissent ces actes, mais il semble que la plupart du temps, ils n'ont pas le choix au même sens conscient que les hommes. Ils ne se posent pas des questions en termes aussi explicites que nous, ils n'ont pas le sentiment d'avoir vraiment la possibilité de le faire ou de ne pas le faire, ni de pouvoir juger qu'il est bon, ou au contraire mauvais, de le faire. Nous avons un niveau de conscience qui commence avec l'humanité.

– Vous venez de très bien expliquer la différence fondamentale entre philosophie et science. Mais alors, quelle serait la différence entre une question théologique et une question philosophique?
– Une question théologique fait intervenir un autre personnage: Dieu lui-même. L'interrogation d'ordre théologique ne se demande pas seulement si l'homme a le choix, mais encore s'il y a un Dieu qui lui a donné ce choix, qui s'intéresse à ce choix et pour qui ce choix a une importance. Dans un tel cas, la question prend une valeur théologique.

– Seriez-vous d'accord de dire que la philosophie, d'une certaine façon, veut soumettre le monde à la raison, quitte du reste à montrer les limites de cette raison même?
– C'est un peu trop simple de dire cela. Si c'était vrai, cela voudrait dire que l'homme essaie d'éliminer tout ce qui est choix. En effet, le choix n'est pas nécessairement un choix de la raison. Quand je choisis de faire quelque chose parce que cela me paraît bon, parce que cela me paraît bien, ou parce que cela me paraît conforme à ce que vous appeliez avant la théologie, et bien je peux faire ce choix, mais ce n'est pas un choix rationnel.

«Le philosophe est l'ami de la sagesse»

– Essayons de mieux cerner ce qu'est la philosophie. Ethymologiquement, un philosophe, c'est un ami de la sagesse. Vous sentez-vous proche de cette définition?
– Voir dans le philosophe un ami de la sagesse est une très belle définition, pour deux raisons à mon avis. D'abord, elle lie la philosophie à la sagesse, et pas à n'importe quel

Photo TSR / Michel Sarti

Catherine Unger a recueilli les précieuses paroles de Jeanne Hersch

mouvement soudain du cœur, à une fantaisie, ou à une inspiration extérieure. Ensuite, cela démontre que l'on veut autant que possible rester proche de quelque chose de bien, de bon, de ce que l'on nomme justement la sagesse. Même si la sagesse est très difficile à définir. Ce que l'on appelle sagesse, c'est en général ce qui nous paraît raisonnable, ce qui nous paraît devoir conduire aux conséquences les moins fâcheuses possible, conformes à l'esprit de l'homme, à l'exigence de l'homme. Et, pour reprendre le langage théologique, conformes à l'intention de Dieu lorsqu'il a créé l'homme.

– Comprendre quelque chose, en philosophie, qu'est-ce que cela signifie plus exactement?

– C'est une question très difficile. En philosophie, on a considéré de cette manière toutes sortes de choses. On appelle notamment comprendre un philosophe... pouvoir le réciter à l'examen! Or, c'est évident que ce n'est pas ça! La philosophie n'est pas quelque chose d'acquis, à quoi on se plie par discipline scolaire. Il est très difficile au fond de cerner ce qui se passe lorsqu'on interroge un étudiant lors d'un examen. Qu'est-ce qu'on lui demande? A quoi correspond la note qu'on lui attribue? Certaines personnes pensent qu'elle correspond à ce que l'étudiant en question aura retenu du cours que le professeur lui a donné sur tel ou tel philosophe. Pour moi, cela n'est pas encore digne d'une bonne note! Cela peut être le signe d'une certaine conscience, d'un certain scrupule, du fait que l'étudiant a travaillé son cours, mais cela n'est pas un signe de philosophie à proprement parler. A mon sens, un examen philosophique valable est un examen dans lequel l'esprit de l'étudiant s'engage dans un choix, dans lequel il ne se contente pas de reproduire par la mémoire ce que le professeur lui a dicté ou enseigné en classe, mais dans lequel il essaie d'être aussi près que possible de son propre sens de la valeur de l'être humain, de la valeur de la condition humaine. Tout cela est très important à mon sens, puisque cela signifie qu'il travaille dans son examen à sa propre maturité.

«Rien n'est définitif en philosophie»

– Diriez-vous que le processus même de la pensée est formateur de l'âme?

– Si ce processus est bien accompli, je dirais que oui. Du moins on espère qu'il l'est! On ne peut qu'espérer, puisque ce n'est pas un savoir simplement acquis, extérieur à soi, une discipline de l'autre. C'est sa propre discipline que l'on atteint. C'est une recherche de l'essentiel de ce que l'on est en tant qu'être humain.

– N'est-ce pas étonnant de constater que toute l'histoire de la philo-

sophie est au fond une histoire de malentendus? Valéry disait par exemple qu'on ne peut même pas imaginer deux philosophes compatibles l'un avec l'autre. Y a-t-il une raison fondamentale à cela?

– C'est très fort, une telle constatation! Cela veut dire que l'accord intellectuel, la non-contradiction dans la pensée ne suffisent pas à poser la nature philosophique d'un raisonnement. Je vous donne un exemple. Si vous m'interrogez sur un problème quelconque, je vais vous donner une réponse, à laquelle vous pouvez répliquer que ce n'est pas logique, pour une raison ou une autre. Je vais pouvoir vous démontrer que c'est compatible, mais c'est tout! Je ne vous démontre pas que c'est vrai. Si deux points de doctrine sont compatibles entre eux, cela ne prouve qu'une chose: leur cohérence rationnelle. Cela ne prouve pas autre chose, cela ne prouve pas leur vérité. Leur vérité est fondée sur la nature de la condition humaine, sur la nature de l'homme, en tant qu'être libre. Par conséquent, étant libre, il n'est pas contraint d'agir d'une façon correcte. Il a le choix, et c'est parce qu'il est libre qu'il doit trouver ce qui est le meilleur, le plus proche de sa nature humaine. Vous le voyez, il s'agit là de tout autre chose que d'être simplement en accord avec une doctrine quelconque.

– Au fond, le fait que l'histoire de la philosophie soit une histoire de malentendus, n'est-ce pas paradoxalement ce qui fait toute la richesse de cette discipline?

– Attention, je ne dirais pas que ça fait toute sa richesse! Je dirais plutôt que ça fait la possibilité de sa richesse. C'est parce qu'elle est comme ça que la philosophie peut être ce qu'elle est. Si elle n'était pas comme cela, elle ne pourrait être qu'une obéissance de perroquet docile, d'élève qui répète ce qu'on lui a appris, à savoir que dans telles circonstances, il doit se comporter de telle ou telle façon. Cela, ça n'est pas de la philosophie, parce qu'on ne s'y accomplit pas soi-même. Sa propre liberté n'y a aucune part.

– On a du philosophe l'image de quelqu'un d'un peu distrait, grimpant sur une échelle pour prendre un livre au sommet de sa bibliothèque et, se mettant à le lire, oublie qu'il est sur une échelle et en tombe. Mais au-delà de cette image du philosophe dans la lune, il y a surtout quelqu'un qui essaie de comprendre...

– Mais oui! Mais la raison pour laquelle on est tenté de le voir comme vous venez de le décrire caricaturalement, c'est qu'on n'arrive pas, en philosophie, à un résultat final, définitif, clair, net, après quoi il n'y aurait plus de philosophes. Ce qu'il y a de curieux, c'est que l'on continue à avoir des philosophes. Et pourquoi? Parce que le philosophe cherche quelque chose qui est en contradiction: il cherche à comprendre le choix humain, c'est-à-dire la liberté humaine, et il cherche en même temps à comprendre pourquoi ce choix se fait. Or, il semble que quand on comprend pourquoi le choix se fait, le choix n'est plus à faire. A cause de cela, nous sommes confrontés à une difficulté dans la philosophie d'une certaine manière, on sait les choses avant de les savoir.

«J'aime être un être humain»

– Expliquez-nous ça...

– Je cherche la vérité. Je cherche la vérité de tel ou tel auteur, je cherche à comprendre ce qu'il a aperçu de cette condition humaine. Mais la liberté ne se laisse pas connaître. Je cherche à comprendre, et je sais que je n'y parviendrai pas complètement. Car si je comprends, c'est que l'homme est déjà déterminé à choisir, et par conséquent qu'il n'y a pas de liberté. Or, la liberté ne se laisse pas définir, elle se laisse exiger. On appelle la liberté, on cherche la liberté, on veut la liberté, mais on ne peut pas l'emprisonner. La liberté en prison, ce n'est plus la liberté, quoi qu'en croient certains régimes.

– Quel rapport y a-t-il entre la question que l'on pose en philosophie, la démarche que l'on suit, et la réponse que l'on obtient?

– C'est une question très difficile. Cela passe par l'intérieur de l'être humain, de sa subjectivité. L'être humain se fait une certaine image de la liberté et c'est à partir de cette image qu'il agit. Par conséquent, il y a une relation causale entre l'image qu'il se fait de la liberté et le choix qu'il fait de la liberté. Sa liberté est d'autant plus déterminée qu'il sait ce qu'il se veut. D'autre part, elle est d'autant plus libre qu'elle est plus lucide sur ce choix.

– A vous entendre, on a l'impression que la philosophie se réduit, en quelque sorte, à la question de la liberté?

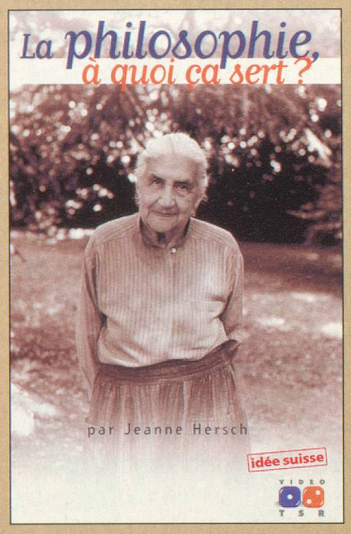
– Elle ne se réduit pas à la liberté, mais elle est fondée par elle, elle est conditionnée par elle. Un être qui n'aurait pas de liberté n'aurait jamais inventé la philosophie. Ça, j'en suis convaincue!

– Alors, Jeanne Hersch: la philosophie, à quoi ça sert?

– A quoi ça sert... A être un homme. Moi j'aime beaucoup être un être humain. Même si je trouve ça assez terrible... Je ne voudrais pas être un rat, pas même un très joli chat, ou un milan qui tourne dans le ciel. Je ne voudrais pas être autre chose qu'un être humain.

Interview: Catherine Unger
(Adaptation Catherine Prélaz)

Le mois prochain: deuxième partie de l'entretien accordé par Jeanne Hersch à la TSR, intitulé *La mort de Socrate*.



***La philosophie, à quoi ça sert?* est disponible en cassette vidéo auprès de la boutique TSR, case postale, 1260 Nyon. Tél. 0848 828 818. Fax 022/994 58 59.**